

Frères animaux qui avec nous vivez



Éléphants jouant. TIM FLACH/GETTY IMAGES

Emotions, sentiments, conscience... ne sont plus les propres de l'homme – chaque espèce a les siens. Plusieurs parutions récentes proposent un bilan des nouvelles connaissances scientifiques qui permettent de l'affirmer

FLORENT GEORGESCO

Moby Dick avait peut-être quelque chose à dire au capitaine Achab. Comment savoir? Les cachalots étaient muets au temps de Melville. Mais voilà que, après des millénaires de fréquentation silencieuse, nous avons appris à écouter les animaux, à les regarder, à les connaître pour ce qu'ils sont – ni les « machines » que l'âge classique, dans la lignée de Descartes, voyait en eux, ni des êtres propres

à incarner nos symboles et nos mythes, à défaut d'exister par eux-mêmes.

Il est difficile de comprendre tout à fait pourquoi l'on a tant tardé. Les progrès scientifiques sont souvent permis, aujourd'hui, par des développements techniques, qui pèsent peu en l'occurrence: tout était là, visible à l'œil nu. Il y a, simplement, des questions qu'on ne se posait pas, et qui ont surgi. Ce n'est, par exemple, qu'en 1967 qu'on s'est intéressé au langage des vervets, petits singes d'Afrique de l'Est et australe, et qu'on a découvert qu'ils savent désigner, dans leurs appels, le léopard, l'aigle, le serpent, le babouin, tout autre mammifère prédateur, un humain inconnu, un singe dominant, un singe subordonné...; ils sont même capables de formuler « observe autre singe » ou « vois bande rivale ». De même n'a-t-on pas saisi, pendant des siècles, que les éléphants emploient plus d'une centaine de gestes rituels pour communiquer, sans parler de leur chant, qui couvre dix octaves et leur permet, remarque-t-on quand on veut bien les observer, de tenir de longues conversations.

Ces informations, et une masse considérable d'autres, sont recueillies dans un livre décisif, *Qu'est-ce qui fait sourire les animaux?*, de l'essayiste américain Carl Safina, titulaire de la chaire Nature and Humanity à l'université Stony Brook de Long Island (Etat de New York). Parue aux Etats-Unis en 2015, cette vaste synthèse des expériences et observations accumulées dans les dernières décennies, en particulier sur les éléphants, les loups et les orques, a été considérée comme une étape importante dans la presse américaine, au point qu'on l'a parfois comparée à *L'Origine des espèces*, de Charles Darwin (1859). L'éloge est écrasant, et faux, bien entendu. Mais il serait injuste

d'en faire reproche à l'auteur, dont l'ambition, plus modeste, est de raconter, ce qu'il fait avec beaucoup d'allant, et de dresser un bilan provisoire en un moment où tout, en la matière, se renouvelle à une vitesse sidérante.

Il rappelle, pour mieux faire ressortir cette rapidité, à quelles résistances ont dû faire face ceux qui, comme lui, se sont permis de poser aux animaux « la question qui a tout du fruit défendu: qui êtes-vous? ». Les progrès les plus nets de l'éthologie, la discipline qui étudie le comportement des animaux, ont, dans un premier temps, été accomplis par l'école béhavioriste, dont les trois principaux représentants, Konrad Lorenz, Nikolaas Tinbergen et Karl von Frisch, ont conjointement reçu le prix Nobel de physiologie ou médecine en 1973, pour « leurs découvertes concernant l'organisation et l'incitation des comportements individuels et sociaux ». Sans eux, rien, sans doute, n'aurait pu être enclenché; ils ont habitué les scientifiques à la simple discipline qui consiste à venir près des animaux et à noter méthodiquement ce que l'on apprend en les regardant vivre.

Mais si ce mouvement a permis de se débarrasser, par la rigueur de l'observation, de beaucoup de croyances arbitraires, et lancé un vaste mouvement de récolte de savoirs factuels, la définition de l'objectivité qu'il véhiculait a, à son tour, enfermé la recherche dans un code peu propice à l'interprétation de ces savoirs. « La description – et seulement la description –, écrit Carl Safina, est devenue "la science du comportement animal. S'interroger sur les sentiments (...) qui pouvaient motiver tel ou tel comportement est devenu tabou. » Et pourtant les éléphants, quand ils sont tranquilles, jouent à chasser des lions imaginaires, un chimpanzé à qui l'on a appris le langage des signes peut, au lieu de mordre, faire le signe « mordre » quand il est énervé, les poissons éprouvent des émotions (lire ci-dessous)... Le réel déborde les règles fixées pour le connaître, et c'est ainsi qu'on finit par en changer. « Dans la science, ajoute Safina, l'interprétation la plus simple d'une observation est souvent la meilleure. Quand les éléphants paraissent joyeux dans des contextes joyeux, interpréter leur comportement comme de la

joie, ne le perd jamais de vue. Connaître les animaux, dans ce nouveau régime de savoir, suppose de percevoir en eux une « pensée consciente », selon le mot, rapporté par Safina, de la spécialiste des éléphants Joyce Poole. C'est à cette seule condition que l'on peut passer de la question « que sont-ils? » à la question « qui sont-ils? », laquelle n'aurait sans cela qu'un contenu anthropomorphique, et donc fantasmagorique. La philosophe Florence Burgat, dans une intervention au Forum philo *Le Monde-Le Mans* recueillie dans *Qui sont les animaux?* (sous la direction de Jean Birnbaum, Folio, 2010), remarquait d'ailleurs qu'il y a, entre les deux questions, non pas « une distance, fût-elle immense, mais une véritable rupture », qui « nous engage loin, puis qu'elle constitue en elle-même, à cause de sa formulation inouïe, la remise en chantier des fondements sur lesquels nous sommes tranquillement (...) installés ».

Il aura fallu attendre la « Déclaration de Cambridge sur la conscience », proclamée en 2012 par les spécialistes de neurosciences Philip Low, David Edelman et Christof Koch, et signée par de nombreux chercheurs, pour que le monde scientifique, à un haut niveau, reconnaisse que cette rupture est dorénavant consommée. « Les humains ne sont pas les seuls à posséder les substrats neurologiques qui produisent la conscience », écrivent ses auteurs, et cette phrase ouvre symboliquement, deux ans après l'intervention de Florence Burgat, cette ère du « qui » dont *Qu'est-ce qui fait sourire les animaux?* restitue l'effervescence. Et dont la même Florence Burgat enregistre certains résultats dans un recueil d'articles inédits en volume, *Etre le bien d'un autre*, où elle note que plusieurs tribunaux dans le monde ont défini un statut de « personnes non humaines », qui pourrait, et selon elle devrait, entraîner une « extension des droits fondamentaux aux animaux », point le plus avancé de cette évolution.

Point le plus discuté aussi, tant la soumission des animaux à des catégories juridiques, fût-ce pour leur bien supposé, peut faire craindre un retour à une

La vie aquatique

IL N'EST PAS RARE de voir un végétarien commander du poisson au restaurant, lorsqu'il n'a pas d'autre choix. Comme si, sur l'échelle du vivant, le poisson était un être plus proche de la carotte que du cochon. D'un autre côté, pouvons-nous éprouver la même empathie pour ces créatures si éloignées de nous sur l'arbre de l'évolution? Cela supposerait de pouvoir imaginer ce qu'ils sentent, ressentent, pensent. C'est bien là tout le problème: dans leurs yeux globuleux, au milieu de leurs faces dépourvues d'expression, difficile de voir autre chose que du vide.

Renversant tous les préjugés, le livre de l'éthologue Jonathan Balcombe offre une immersion complète dans la vie sensible, sociale et sexuelle des poissons, qui se révèle

bien plus riche qu'il n'y paraît. On apprend que ces animaux aquatiques ont une expérience sensorielle très développée: ils sont victimes des mêmes illusions d'optique que nous, ou sont capables de faire la différence entre du blues et de la musique classique. Surtout, la manière dont ils voient le monde est unique. Ils jouissent de sens inconnus des créatures terrestres, tels que percevoir les modifications du champ électrique autour d'eux, grâce à des « cellules géomagnétiques ». Plus encore, les poissons sont des êtres doués de sensibilité et d'émotions. Capables de ressentir le plaisir et la douleur, ils sont également sujets à la colère, à la terreur et au stress, et sont soulagés par les anxiolytiques.

Toutes ces études scientifiques sont rapportées dans le livre, où trans-

paraît l'affection de Jonathan Balcombe pour ces créatures fascinantes. Le dernier chapitre porte sur ce que l'homme inflige aux poissons, ignorant ce qu'il en est de leur vie sensible. L'auteur termine cependant sur une note optimiste: « La connaissance est un outil puissant » qui fait reculer l'indifférence. Vous ne pourrez plus, une fois refermé ce livre, considérer le poisson comme une alternative éthique au steak haché. ■ CÉLINE HENNE

À QUOI PENSENT LES POISSONS ?
LA VIE SECRÈTE DE NOS COUSINS
SOUS-MARINS
(*What A Fish Knows. The Inner Lives of Our Underwater Cousins*), de Jonathan Balcombe, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Catherine Schiellein, La Plage, 352 p., 19,95 €.

« Quand les éléphants paraissent joyeux dans des contextes joyeux, interpréter leur comportement comme de la joie est l'interprétation la plus simple de cette observation »

Carl Safina
éthologue

joie est l'interprétation la plus simple de cette observation.

Mais peut-on être joyeux sans se savoir joyeux? Éprouve-t-on des sentiments sans un rapport à soi-même et aux choses, sans conscience en somme? Définir la conscience animale: tel est au fond l'enjeu de *Qu'est-ce qui fait sourire les animaux?* qui, tout en prenant la forme d'une enquête concrète, où le récit d'observation l'emporte sur le travail théori-



« Nous avons appris à voir ce que nous avons sous les yeux »

Au contact fréquent des bêtes, du fait de son métier de vétérinaire en chef de la ménagerie du Jardin des plantes, à Paris, Norin Chai a reçu d'elles les leçons d'humanité qui sont au cœur de « Sagesse animale »

personnalité des requins et des fourmis. C'est une question très importante, qui est au centre de la mutation dont nous parlions. On en est venu à considérer que chaque être est unique – chez les animaux comme chez les humains.

C'est un des aspects de cette sagesse qui est le vrai sujet de votre livre...

Exactement. Il n'est pas consacré à l'intelligence ou aux émotions animales, même s'il s'enracine dans la connaissance que nous en avons. Il y a suffisamment de bons livres sur ces sujets. Ce que je veux montrer, c'est qu'observer les animaux nous aide à mieux vivre notre condition humaine. Ils nous aident à être dans le moment présent. En ce sens, ils nous donnent une leçon de respect, c'est-à-dire d'acceptation du réel. Prendre les choses et les êtres comme ils sont, en étant conscient à la fois de ce qui nous en rapproche et de ce qui nous en distingue : cela aussi, c'est la sagesse. Ce n'est pas parce qu'il y a une parenté entre leurs émotions et les nôtres qu'il faut extrapoler, projeter nos propres émotions sur eux.

Au bout du compte, l'énigme qu'ils représentent pour nous semble, pour l'instant, indépassable...

Chaque animal a son propre monde, et ce que nous en connaissons n'est qu'une approche insuffisante, souvent par analogie. Mais vous et moi aussi nous avons nos propres mondes, et ne savons pas de quoi est faite exactement la texture de nos émotions respectives. Le mystère des animaux nous rappelle le mystère que chacun de nous est pour chacun des autres. Et cela nous aide à ne pas être dans le jugement mais dans l'attention. Quand je vois un animal avoir peur, je ne me dis pas : « Il n'a aucune raison d'avoir peur, ça n'a pas de sens. » Il a ses raisons, que je ne connais pas toutes. Je vais juste essayer de faire en sorte qu'il n'ait plus peur. Voilà ce que les animaux nous apprennent. Ce serait formidable qu'on arrive à l'appliquer aux relations humaines. ■

Propos recueillis par Fl. Go

ENTRETIEN

Norin Chai, né en 1969, est vétérinaire spécialiste de la faune sauvage. Son nouveau livre, *Sagesse animale. Comment les animaux peuvent nous rendre plus humains*, mêle un état des lieux précis, fondé sur l'observation et l'expérience, à une réflexion sur « l'unité du vivant ».

« Sagesse animale », qui est d'abord la synthèse de ce que vous avez appris en vingt-cinq ans d'exercice du métier de vétérinaire spécialisé dans la faune sauvage, témoigne aussi de l'accélération spectaculaire de la recherche scientifique...

Nous sommes en effet en train de vivre une profonde mutation. Mais je ne crois pas que ce soient les recherches scientifiques qui l'induisent : c'est d'abord un changement dans la conscience que nous avons de nous-mêmes, de notre place dans le monde, de notre interaction avec les autres êtres vivants. C'est un progrès d'ordre plus spirituel, peut-être, que scientifique. Nous avons appris à voir ce que nous avons sous les yeux – l'intelligence des animaux, leurs émotions, leur personnalité... –, que nous refusions de voir. Ce n'étaient des choses ni démontrables ni répétibles, de sorte qu'elles n'entraient pas dans les cases du savoir rationnel. Mais il est vrai que la science a changé. Elle accepte beaucoup plus qu'avant les connaissances empiriques. Elle nous aide désormais à percevoir autrement les émotions des animaux, à comprendre qu'elles nous renvoient les nôtres.

Vous évoquez l'un des axes de la recherche actuelle sur le

comportement des animaux, la « théorie de l'esprit », qui étudie cette circulation. De quoi s'agit-il ?

Imaginons que vous adoriez les crêpes, et que je le sache. Je vous invite dans une crêperie, en pensant que vous allez être content. J'ai conscience de votre sentiment, et vous le savez. C'est exactement ce que la théorie de l'esprit étudie, à partir d'expérimentations, chez certains animaux, en particulier les grands primates et les éléphants. Elle permet de démontrer que l'animal a non seulement conscience de soi mais de votre individualité, et qu'il pense savoir ce que vous pensez, et qu'il sait que vous-même vous vous représentez ce qu'il pense. Il arrive souvent, par exemple, que, lorsqu'un soigneur de la ménagerie vient nettoyer la cage des orangs-outans, l'un d'eux ramasse un fruit pour le lui offrir. L'orang-outan a conscience de faire plaisir au soigneur. Donc la relation est possible. Vous communiquez avec un animal par votre gestuelle, votre respiration, votre rythme cardio-vasculaire, votre hésitation... C'est comme si, par tout cela, vous lui peigniez un tableau de vous-même à l'instant T.

Les animaux nous distinguent comme individus. Et c'est ce que nous apprenons aussi à faire à leur égard...

Pendant très longtemps, quand je faisais mes études par exemple, on a traité les animaux par groupes. Les orangs-outans avaient des pathologies d'orang-outans, auxquelles correspondaient des traitements pour orangs-outans. Aujourd'hui, on approche chaque animal en fonction de ce qu'on peut connaître de son individualité. Je parle même, dans le livre, de la

humanisation forcée qu'il s'agissait justement de dépasser. Les animaux, quand ils s'expriment, parlent d'autre chose que nous. L'art de les laisser en paix, de reconnaître qu'ils conservent et conserveront leur mystère quoi qu'on fasse (*lire ci-contre l'entretien avec Norin Chai*) est un art difficile à l'heure où tout nous rapproche à ce point. Beaucoup de propres de l'homme se partagent désormais. Ce n'est pourtant une raison ni de perdre les autres ni de refuser aux animaux ce qui leur appartient également en propre.

L'une des forces du livre de Carl Safina est de ne sacrifier à aucun de ces travers. Il y a une dimension contemplative dans ce texte vigoureux et vif, et comme une pénombre d'où se détachent les histoires qu'il raconte. Que l'on découvre comment une éléphant a soigné un berger qu'elle avait blessé, que l'on suive les aventures de la louve Zéro-six à la conquête du pouvoir ou même que l'on voie Luna, une jeune orque mâle, se mêler aux humains, montrant qu'elle est « surtout un être social, et qu'être orque [est], en un sens, secondaire », on n'a jamais l'impression d'assister à une comédie où les animaux tomberaient le masque et, coup de théâtre, se révéleraient plus humains qu'on ne le croyait. Les connaître mieux, comprendre davantage la fraternité qui peut nous unir à certains d'entre eux : le programme que trace Carl Safina n'efface aucune des différences entre nous. Il les approfondit au contraire, leur redonne toute leur épaisseur. Et trouve en elles ce qui était sans doute le but même de ce livre : le lieu d'une forme neuve, et inéditable, d'émerveillement. ■

QU'EST-CE QUI FAIT SOURIRE LES ANIMAUX ? ENQUÊTE SUR LEURS ÉMOTIONS ET LEURS SENTIMENTS (*Beyond Words. What Animals Think and Feel*), de Carl Safina, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Odile Demange, Vuibert, 560 p., 24,50 €.

ÊTRE LE BIEN D'UN AUTRE, de Florence Burgat, Rivages poche, « Petite bibliothèque », inédit, 126 p., 6,80 €.

Parutions

DANS UNE PRODUCTION de plus en plus pléthorique, on peut signaler, parmi les livres récents consacrés aux animaux, deux nouveaux titres de la collection « Biophilia », chez Corti : *Parce que l'oiseau*, de Fabienne Raphoz (192 p., 15 €), et *La bête a bon dos*, de Christine Van Acker (192 p., 18 €).

Volatiles encore : *Ce que les oiseaux disent des hommes*, de l'ornithologue Noah Strycker (traduit de l'anglais par Isabelle D. Taudière, Arthaud, 320 p., 21 €).

L'éditeur suisse Alphil publie quant à lui, avec le Musée d'ethnographie de Neuchâtel, le collectif *Des animaux et des hommes* (sous la direction de Jacques Hainard et Roland Kaehr, 224 p., 18,50 €).

Trois rééditions de livres importants sont enfin à signaler : *Sommes-nous trop « bêtes » pour comprendre l'intelligence des animaux ?*, du primatologue Frans de Waal (traduit de l'anglais par Paul et Lise Chemla, Babel, 416 p., 9,80 €) ; *Les Emotions des animaux*, de l'éthologue Marc Bekoff (préface de Jane Goodall, traduit de l'anglais par Nicolas Waquet, Rivages poche, « Petite bibliothèque », 288 p., 8,90 €) ; *Le Versant animal*, de Jean-Christophe Bailly (Bayard, 176 p., 15,90 €).

Peter Wohlleben, c'est trop bête

LES ANIMAUX sont-ils des créatures intéressantes, belles souvent, aimables parfois, et courageuses, et d'une sensibilité étonnante ? Oui. Et ensuite ?

Ensuite, rien. L'ingénieur forestier allemand Peter Wohlleben, auteur du best-seller mondial *La Vie secrète des arbres* (Les Arènes, 2017), développe son concept. Il a désormais des révélations à nous faire sur le poussin de son enfance – « tellement mignon ! » –, sur la nature profonde de l'écureuil – « notre lutin roux » –, sur le vieillissement – « les animaux finissent eux aussi, avec l'âge, par avoir des ennuis de santé » –, sur la violence – ils « ne sont pas meilleurs que nous et peuvent se montrer d'une grande agressivité » –, sur cent autres sujets de béatitude molle, à propos desquels il réussit le tour de

force de nous en enseigner moins que ce que nous en savons, quelle que soit notre familiarité avec les bêtes.

La vie des animaux, en réalité, n'est secrète que pour Peter Wohlleben. Il met, il est vrai, une belle constance à refuser tout savoir constitué. Son livre, qui plonge rapidement le lecteur dans la torpeur (du moins rit-on régulièrement, mais ce n'était pas au programme), ne serait d'ailleurs qu'un épiphénomène s'il ne témoignait, par son succès, d'un goût envahissant pour l'évidence grossière, pour la satisfaction moite de ressentir dans son coin, toujours préférable, dans cet univers mental, à la circulation des savoirs. « Me reposer uniquement sur des études ne me plaît guère », écrit-il : je préfère éprouver par moi-même la manière de penser de tel ou tel animal. ■

Pourquoi pas ? Encore faut-il prouver qu'on y réussit, ce qui n'arrive jamais ici, où tout montre au contraire la vacuité d'émotions mal renseignées et, par contraste, la richesse, l'extravagante profusion de sentiments et d'intelligence que nous offre, loin de cette pâle opération commerciale, l'observation savante des animaux réels. ■ FL. GO.

LA VIE SECRÈTE DES ANIMAUX. AMOUR, DEUIL, COMPASSION : UN MONDE SECRET S'OUVRE À NOUS (*Das Seelenleben der Tiere. Liebe, Trauer, Mitgefühl – erstaunliche Einblicke in eine verborgene Welt*), de Peter Wohlleben, traduit de l'allemand par Lise Deschamps, Les Arènes, 278 p., 20,90 €.